

2^e génération : du Maroc à la Belgique

Laila, 48 ans, est arrivée de Tanger en 1976.

Maman de quatre enfants, elle veille à leur inculquer à la fois les valeurs de l'islam et le respect de la vie en Belgique.

Les cheveux bruns coupés en un carré court, le teint mat et le regard doux, Laila⁽¹⁾, pantacourt gris clair et tunique mauve, affiche un sourire bienveillant. Son petit-fils de deux ans dans les bras, elle explique d'une voix chaleureuse : "Ma fille aînée et son époux travaillent, alors je le garde en semaine". Dans le petit salon oriental de cette paisible habitation sociale d'Uccle, où traînent quelques jouets abandonnés par le bambin, le poste de télévision diffuse des dessins animés. "J'ai trois filles et un garçon, annonce avec fierté Laila. Ma première a 28 ans, est mariée et a un petit garçon. La deuxième a 22 ans, la troisième 19 ans. Mon fils est âgé de 18 ans. Avec ma mère, je n'ai jamais manqué de rien et je veux faire la même chose pour mes enfants."

C'est le 6 janvier 1976, à l'âge de 12 ans, que Laila débarque de Tanger (nord du Maroc) en Belgique. "Au début, c'était un peu difficile car j'avais toujours vécu avec ma grand-mère", se souvient-elle. Sa mère, elle, est arrivée deux ans plus tôt, en 1974, pour travailler comme jeune fille au pair pour un couple de Belges qu'elle avait rencontrés au Maroc, dans l'hôtel où elle travaillait. "Mon père est mort quand j'avais deux ans, raconte Laila. C'est ma mère qui a travaillé pour nourrir toute la famille. Elle est arrivée la première avec contrat de travail, passeport et billet d'avion payé. Elle n'avait jamais quitté le Maroc. Son employeur lui a demandé si elle souhaitait faire venir ses enfants et ils ont fait le nécessaire. C'est comme cela que je suis venue en 1976. Mon frère, de cinq ans mon aîné, nous a rejointes un an plus tard".

La petite famille s'installe alors à Molenbeek-S-Jean, "près des Etangs noirs". Laila entre en 6^e primaire, à l'école S^{te}-Ursule. "C'était une école de sœurs, néerlandophone et francophone. Moi, j'étais en classe francophone. On portait un uniforme. J'ai été bien accueillie et je n'ai ressenti aucun problème d'intégration", se souvient-elle. De ses années de secondaire, elle garde également un excellent souvenir : "J'ai appris plein de choses ! Au Maroc, je ne savais rien faire. Ici, j'ai appris à faire la cuisine, le repassage, la couture, le tricot". Mais, en 4^e année, "les maths et les sciences, je n'ai pas trop aimé". L'adolescente se tourne alors vers une formation de coiffeuse.

Laila et son frère reçoivent une éducation "très très stricte". "Je pouvais m'habiller comme je voulais. Si je désirais me maquiller, pas de problème. Mais ma mère devait connaître mes copines et je ne pouvais plus sortir au-delà de 18h30-19h. Je pouvais faire les sorties avec l'école, mais toute seule, non, se rappelle Laila. C'était la même chose pour mon frère. Elle nous disait toujours : 'Vous n'avez pas de papa. Je dois bien vous éduquer. Je serai tranquille le jour où vous serez mariés.' D'ailleurs, "mon frère, elle l'a fait marier à 19 ans avec une cousine. Mais ils sont vraiment bien ensemble. Ils ont eu trois enfants". Laila, elle, tombe amoureuse à 16 ans lors de vacances au Maroc. "Ca a été le coup de foudre. Il est arrivé en Belgique en 1979 comme étudiant. Puis, nous nous sommes mariés. J'avais 18 ans."

La coiffeuse n'étant "pas bien payée", la jeune femme travaille pendant trois ans "dans le nettoyage et en cuisine", le temps que son mari achève ses études. De leur union naissent quatre enfants, auxquels Laila consacra tout son temps.

Le couple s'attache à leur transmettre à la fois les valeurs de l'islam et le respect de la vie en Belgique. "Mon mari parle beaucoup avec les enfants, de tous les sujets : sexualité, amour, religion... Il n'y a pas de tabou, explique Laila. Ils savent ce que l'on peut ou ne peut pas faire. C'est notre religion. Il faut la respecter. Mais on leur laisse le choix". Ainsi, "aucune de mes filles ne porte le foulard. C'est leur choix. Moi, cela ne fait que dix ans que je le porte". Quant au Ramadan, "mes enfants le suivent depuis qu'ils ont cinq ans. Je leur préparais des tartines et je leur disais qu'ils étaient trop petits, mais ils ont choisi de le suivre".

A l'école, les enfants sont inscrits au cours de religion islamique. "Seule ma fille aînée a été à l'école arabe. Les autres ont appris le Coran en français." A la maison, il y a la télé numérique mais aussi la parabole. "Parfois, les en-

fants ne comprennent pas certains mots en arabe. C'est parce que je leur parle en français et mon mari aussi. Ils ont appris la langue arabe avec leur grand-mère", poursuit Laila, un peu contrite. Les prières se font à domicile "quand ils rentrent de l'école" afin de concilier vie scolaire et religion.

Laila met un point d'honneur à assurer le suivi scolaire de sa progéniture : "Jusqu'à la 6^e secondaire, les devoirs, les bulletins, etc., c'est moi qui suis". Elle a ainsi choisi d'inscrire ses deux plus jeunes enfants dans l'enseignement néerlandophone. "En Belgique, on a besoin de connaître le français et le néerlandais, soutient-elle. Aujourd'hui, quand tu postules, que tu es francophone et que tu t'appelles Mohamed... Mais quand tu es bilingue, ils sont obligés de t'engager, que tu sois Mohamed ou non."

La discrimination à l'embauche est une réalité "plus forte" qu'auparavant, constate encore Laila. "Un jeune qui ne travaille pas, ne sait pas se payer d'activité sportive, il traîne dans la rue. Et qu'est-ce qu'il y apprend ? La délinquance", déplore-t-elle, sans minimiser la responsabilité des parents. Loin de là. "Certains parents ne savent ni lire ni écrire, encore maintenant. Certains ne savent parfois même pas dans quelle école est inscrit leur enfant. Mais c'est quoi, ça ? Moi, mon fils a 18 ans, mais je signe son journal de classe. Je m'en fous qu'il soit majeur ou pas !", pointe-t-elle d'un doigt autoritaire.

Laila est cependant bien consciente que pas mal de jeunes d'origine immigrée sont en perte de repères identitaires : "En Belgique, on est marocain et au Maroc, on est belge". D'autres se réfugient dans la religion et l'intégrisme. Or, "si tu lis le Coran, c'est très simple : il y a le bien et il y a le mal. L'islam, personne ne doit te l'expliquer, pas même un imam. Un imam n'a pas fait de grandes études. N'importe qui peut devenir imam. C'est ça le problème !, fustige-t-elle. Dans les mosquées, un imam dit ça, un autre ça, et les jeunes ne comprennent pas. Ils ne connaissent ni l'islam ni la signification du foulard".

Si Laila porte le foulard, ce n'est pas parce qu'elle craint le regard d'hommes non-musulmans mais bien parce que "dans notre religion, la femme doit être couverte". "Ce qui est couvert, explique-t-elle, cache la beauté de la femme : les cheveux, le cou, les chevilles et les bras. Moi, j'ai décidé de le porter à cause de l'âge. J'avais de longs cheveux. Je n'avais plus envie de les coiffer, de faire un brushing. Je sortais donc les cheveux couverts, puis j'en ai pris l'habitude".

Mais, rappelle-t-elle, "nous vivons aussi dans un pays qui est la Belgique. Nous connaissons ses conditions et valeurs. Cela fait partie de l'intégration de se plier aux règles, comme de retirer son voile sur le lieu du travail ou à l'école". Face aux préjugés dont elle est parfois victime, Laila se sent "blessée" et argumente : "Les gens, c'est comme les doigts de la main : ils ne se ressemblent pas. Il y a des mauvaises personnes chez les Marocains, les Italiens, les Belges..."

Elle regrette toutefois que depuis six ou sept ans, certains Marocains émigrent en Belgique pour "profiter du CPAS". D'aucuns ont "leur maison et leur pension au Maroc qu'ils ne déclarent pas, et viennent toucher le CPAS ici. C'est dommage. L'Etat belge est trop laxiste. Il devrait d'abord arranger la situation des gens qui vivent ici avant de donner à ceux qui viennent profiter du système".

Bien que Laila soit heureuse d'avoir construit sa vie en Belgique, "une fois mes enfants mariés, mon souhait est de retourner passer mes vieux jours au Maroc parce qu'ici ce n'est plus possible. Avant, on savait s'en sortir, mais maintenant avec la crise... On veille à ce que nos enfants ne manquent de rien pour ne pas les voir traîner dans la rue. Mais un seul parent qui travaille, ce n'est pas évident".

Emue, elle confie : "Le Maroc est dans mon cœur. Là-bas, il y a le soleil. Le matin, je bois mon café l'esprit tranquille car je ne vais pas trouver ma boîte-aux-lettres remplie de factures". Et d'ironiser : "on voit parfois à la télé des retraités français ou belges qui sont allés vivre au Maroc et on se dit : 'La vie est étonnante : eux, ils vivent chez nous, et nous, on vit ici, chez eux.'"

→ (1) Laila a souhaité préserver l'anonymat en posant de dos.

Laila, "tu seras bilingue mon fils"

